

LA CAPRIA Raffaele (1922-2022), *Ferito a morte* (Bompiani, prix Strega 1961, Mondadori 2017, 140 p.)



Le roman, largement primé, met en scène un groupe de jeunes gens, dont la plupart appartiennent à la bourgeoisie napolitaine, dans leur univers : le Cercle Nautique, la villa de la famille De Luca, le bar Middleton, et surtout la mer : la mer dans laquelle on pêche, sur laquelle on se déplace en bateau.

L'histoire se déroule sur onze années entre le bombardement de Naples en 1943 et le départ de Massimo pour faire ses études. Les trois derniers chapitres relatent les échanges entre ces jeunes gens revenus à Capri en 1960, évoquant leur passé. Après une jeunesse facile, vécue dans un entre-soi fermé, livrée à une certaine vacuité et des passe-temps assez relâchés.

Loin de cette clarté linéaire, le roman procède par intrication de morceaux qui sont soit des récits, soit des rêves, soit des souvenirs, entrecoupés d'échappées réflexives sur la situation de Naples, le tout sans solution de continuité. On ne découvre souvent qui parle à qui, et quand, qu'a posteriori. Les constructions métaphoriques s'entremêlent à des moments tout à fait réalistes, le tout dans une composition fluide, volontiers spiralaire, où les repères spatiaux, temporels, et narratifs se dissimulent. L'allusion interne à Joyce inscrit l'écriture dans cette lignée. La lecture en est rendue assez difficile, moins par la présence de vocabulaire dialectal napolitain, qui se manifeste par occurrences isolées, que par cette composition, destinée à mettre en scène l'essentiel : Naples et la décomposition de la vie napolitaine.

Elisabeth GRIMALDI, avril 2024